



Des monstres hideux entouraient Pétros et se battaient entre eux pour l'attirer chacun à soi. — Page 133, col. 2

EN PALESTINE

Les crocodiles du Nahr-Zerka

Mon ami Z... est un fanatique de l'Orient. Il n'est pas un coin des deux Turquies qu'il n'ait visité. La côte d'Asie a surtout pour lui des attraits sans pareils, et la Palestine a le don de le captiver au point qu'il a songé sérieusement à s'y retirer.

Les chemins de fer, les tramways, les automobiles, qui sillonnent actuellement en tous sens les lieux saints, les hôtels aux proportions gigantesques, qui s'y dressent de tous côtés, les touristes à prix réduit qui profanent, en troupeaux bizarrement accoutrés, les sanctuaires les plus vénérés du monde, l'ont seuls empêché de mettre son projet à exécution. Il en est donc resté à sa Judée d'autrefois, à la Judée de Lamartine, et a même désappris le chemin de la Terre-Sainte. Mais il en parle sans cesse, et la fontaine de Siloé, et Panéas, l'ancienne Césarée de Philippe, et le Jourdain, et l'Harbénî, qui coule dans la vallée d'Oraldi et Teim, reviennent sans cesse dans sa conversation.

Causant avec moi récemment de Crocodilopolis, la moderne Médinet-el-Fayoum, il ne tarda point, après m'avoir fait longuement l'éloge des crocodiles du Nil, les meilleurs enfants du monde, selon lui, à se transporter par la pensée en pleine rivière de Nahr-Zerka, au Sud du Catmel, surnommée par Plin *Flumen Crocodilum*.

Des crocodiles en Palestine, cela détruisait quelque peu mes idées sur ce pays, réputé le plus pacifique de la terre.

« Parfaitement, parfaitement ! affirma Z... J'en ai vu, dans le Nahr-Zerka, comme je vous vois. Et d'ailleurs, M. Reclus, d'après le témoignage de M. Guérin, affirme leur présence en ce charmant cours d'eau. Pour les temps anciens, la chose ne fait pas de doute. Je vous ai cité Plin ; plus tard, Jacques de Vitry, historien des croisades, signala dans le fleuve de Césarée, qui n'est autre que le Nahr-Zerka, des crocodiles mesurant vingt coudées, moins doux que leurs congénères africains, car ils dévorait hommes et animaux : Deux soldats de Richard Cœur-de-Lion furent, dit-il, happés, broyés, engloutis sous ses yeux par une bande de ces terribles animaux ; enfin, il n'y a pas bien longtemps, en 1868, un voyageur anglais, du nom de McGregor, faillit subir le même sort. Il parcourait en périssoire les cours d'eau qui avoisinent Césarée, lorsque, plongea dans l'eau un gobelet pour se désaltérer, il ne fut pas peu surpris d'entendre tout près de lui un son étrange, une respiration mesurée, un *glou-glou* mêlé de sifflement. Il ne pouvait se tromper sur cet inquiétant phénomène, car il avait vu souvent dans le Nil, de très près, des crocodiles, et il n'était pas douteux qu'il n'en eût un à portée de sa main.

« En effet, à l'extrémité d'une palette de sa pagaie apparut aussitôt un nez gris sombre, lisse, arrondi, précédant une gueule qui s'ouvrit pour bâiller et où l'eau s'engouffrait et se rejetait, en entrant et en sortant, comme mue par les pistons d'une pompe aspi-

rante et refoulante. Confirmé dans son pronostic, MacGregor fut très embarrassé. Il se trouvait au milieu d'herbes et des rives du fleuve étaient inaccessibles. Il n'avait point d'armes et d'ailleurs le fusil à balle conique en acier à seule prise sur l'écaïlle rugueuse du perfide amphibie.

« Que faire ?

« Un coup de hardiesse pouvait seul le sauver. Il plongea dans l'eau la palette menacée ; le museau du monstre s'abaissa et sous l'impulsion d'un vigoureux pagayage, la yole s'élança en rivière.

« MacGregor ne s'arrêta qu'en pleine Méditerranée ».

Sur ces mots, mon ami s'interrompit un instant. J'en profitai pour lui demander des indications précises sur ses crocodiles, à lui.

Il fut, je dois le dire, moins précis qu'au début de notre entretien, parla d'empreintes de pattes, semblables à celles d'un poing humain enfoncé dans la boue, qu'il avait relevées avec soin, conta qu'il avait un jour, au bord du Nahr-Zerka, senti sous son siège un corps lisse et volumineux dont il n'était séparé que par une mince planche de chêne ; et, pour donner un autre cours à la conversation, il me dit brusquement :

« Maintenant, vous ne doutez plus de la présence des crocodiles en Palestine, mais vous ignorez comment ils y sont venus.

— Une légende ? demandai je.

— Mieux que cela : de l'histoire.

— Votre auteur ?

— Un pèlerin du moyen âge.

— Vous piquez ma curiosité ; allez-y.

— Je commence :

« Deux frères régnaient en Césarée, — je parle de Césarée de Palestine, sur les bords de la Méditerranée, et non de Césarée de Philippe, qui est située au pied du Liban, non loin des sources du Jourdain.

« L'aîné s'appelait Minas, le cadet Pétros.

« Ce dernier était atteint d'une maladie particulière à ce pays béni de la côte asiatique qui, sans elle, serait encore le paradis terrestre dont il abrita jadis, suivant la tradition, les futaies et les buissons ; la lèpre.

« Cette maladie fait de l'homme un cadavre ambulante, sans le tuer. Les lépreux vivent même très longtemps ; on dirait que les affreuses plaies qui les couvrent conservent leurs organes au lieu de les détériorer.

« C'est à quoi réfléchissait Minas. Piqué par l'aiguillon d'une rivalité douloureuse, il se révoltait à la pensée qu'il était, lui, vigoureux, beau, resplendissant, de santé, forcé de partager son trône avec un être décharné, répugnant, éminé par l'horrible mal. Chaque jour, cet état de son esprit s'accusait davantage. Une idée fixe le hantait : se débarrasser de son frère, et régner seul.

« Mais comment arriver à ses fins ? Aussi bien, par un sentiment de commisération, bien humain, les habitants du royaume de Césarée, pris de pitié pour leur débile souverain, lui marquaient une sympathie véritable et l'affectionnaient tout particulièrement. Il ne fallait donc pas songer à un de ces éclats, à un de ces complots dont l'histoire des intrigues de cour est remplie. Minas n'avait dans son entourage qu'un seul serviteur auquel il pût se confier. Mais le fidèle Aboul, plein de dévouement pour son maître, ne possédait, par malheur, pas l'audace nécessaire à l'accomplissement des projets de ce dernier. Faute de mieux, Minas s'ouvrit cependant à lui.

« Il le trouva, comme il pensait, très favorable à ses desseins, mais peu disposé à tenter un coup hardi. Le poignard lui était peu familier ; jamais il n'aurait le cœur d'enfoncer une lame dans un corps humain. Pour le poison, le prince était trop bien gardé pour qu'on pût songer à lui faire parvenir le breuvage perfide. Restait l'incendie ; mais Pétros n'avait pas de palais que le feu pût dévorer, car il était, pour l'observance du traitement auquel ses médecins l'avaient astreint, obligé de vivre en plein air. Il tenait sa cour à l'ombre des cèdres immenses et ne franchissait l'enceinte d'arbousiers qui servait de clôture à sa de-